

DOMINIQUE BARTE

La révélation de Sidoine

*

Le partage



**Traqué dans la Provence des
Papes d'Avignon (XIV^es.)**

ROMAN HISTORIQUE

LE PARTAGE

Du même auteur

L'héritage
Iggybook, 2017

ISBN 9782363159069

@ Dominique Barte

Juin 2018

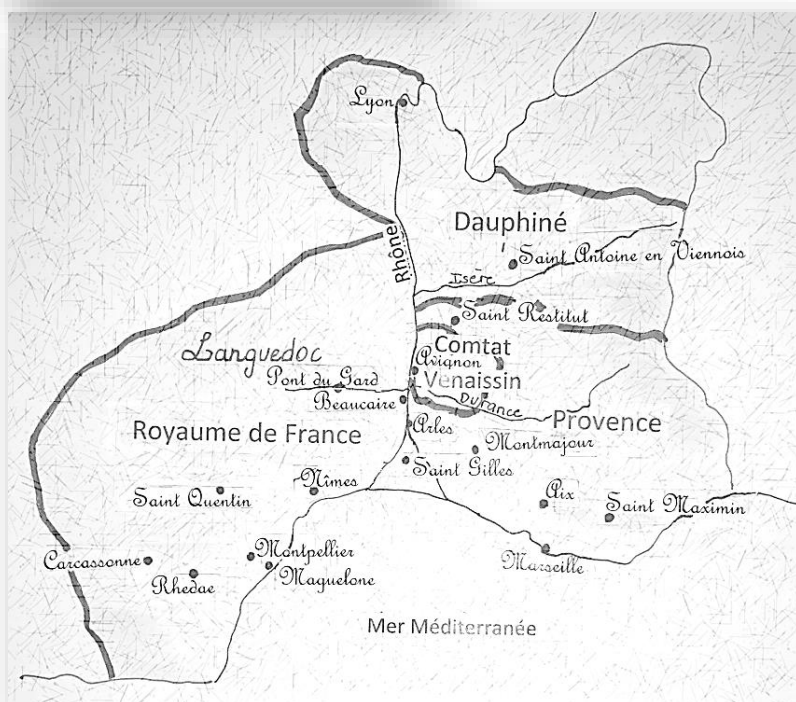
DOMINIQUE BARTE

La révélation de Sidoine

Le Partage

Roman

Le Sud de la France au XIV^{ème} siècle



Les Protecteurs depuis Virgile

Publius Vergilius, dit **Virgile** : 70 – 19 av. JC.

Sidoine – Contemporain de Jésus – Aveugle-né, guéri au Lac de Siloé – Selon la légende, il accompagna en Provence Sainte Marie-Madeleine et Saint Maximin.

Aegildius/Saint Gilles, 640 – 720. Arrive en Provence vers 670 – *Translation des reliques de Marie Madeleine en 710* – Décède à Saint-Gilles-du-Gard en 720 à l'âge de 80 ans. *Protecteur de 660 à 720.*

Gildas, dit *l'Aïeul*, 1240 – 1320. Protecteur de 1260 à 1320.

Rogilbert Gardefeu, 1300 – 1336. Oncle d'Egilon – Protecteur de 1320 à 1336.

Egilon, né en Avril 1321 en Camargue – Fils de Claire et adopté par Foulque – Au service de François Pétrarque en 1336 – Protecteur depuis le 9 Mars 1336.

Entourage d'Egilon – Personnages fictifs

Brigid, amie de Marseille.

Foulque de Camargue, époux de Claire.

Frère Anselme, moine de Montmajour.

Frère Bonaventure, frère de Saint-Antoine

Frère Grégoire, moine de Montmajour.

Claire Gardefeu, 1300 – Jumelle de Rogilbert Gardefeu – Mère d'Egilon.

Clémence, 1323 – Bien-aimée d'Egilon.

Gédéon, ami d'Egilon à Saint-Antoine.

Huc, ami d'Egilon à Saint-Antoine.

Isabelle, amie d'Egilon, été 1343, à Saint-Antoine.

Biron Mackintosh, ami écossais d'Egilon.

Maia, amie de Marseille, petite-fille de Brigid.

Rachel, survivante de l'holocauste Veynois, 1348.

Radulf, Soldat de la Garde Pontificale.

Simon-Malc-Isaac, un juif de passage.

Thibault, survivant de la Peste de 1348. Fils d'Isabelle.

Entourage d'Egilon – Personnages réels

Philippe de Cabassole, 1305 – 1372. Franciscain – Évêque de Marseille, puis de Cavaillon - Tuteur de Jeanne de Naples, petite-fille et héritière du Comte de Provence. Grand ami de Pétrarque.

Guy de Chauliac, 1298 – 1368. Chirurgien au service de Clément VI, Innocent VI et Urbain V.

Matteo Giovannetti, peintre italien né à Viterbe en 1322 – « Pictor Papae » sous Clément VI, nombreuses œuvres au Palais.

Simone Martini, 1284 – 1344. Né à Sienne – Travaille à Avignon pour Benoît XII aux fresques de la Cathédrale Notre Dame des Doms et au Palais – Ami de Pétrarque et Cabassole.

François Pétrarque, 1304 – 1374. Né à Arezzo – Ecclésiastique, poète et humaniste – Ami de Philippe de Cabassole, Simone Martini et Matteo Giovannetti – *Prendra Egilon à son service en 1336*.

Gasbert de Valle (ou de LAVAL), 1297 – 1347. Camérier de Jean XXII, Benoît XII, puis Clément VI. Finança la création de l'Ordre des Repenties d'Avignon sur ses fonds personnels.¹

¹ En italique, personnages fictifs.

PREMIERE PARTIE

1342

Ainsi va la vie

1

Avril 1342

« Mon Dieu ! Clémence ! »

Le cri rauque d'Egilon perça la nuit provençale. Tremblant et haletant, le cœur palpitant et l'esprit confus, il ramena le drap rêche sur sa peau frissonnante. Ce n'était qu'un rêve.

Pourtant, il la sentait, elle était encore là. *Clémence* ! Il gémit de l'émotion qu'il gardait au creux de ses reins. Il s'obstinait à la retenir, elle était si présente, alanguie à son côté. Ses mains si douces, sa peau veloutée, ses pieds minuscules, la courbe de sa nuque, la ligne délicate de sa bouche si sensuelle. Jamais aucun de ses rêves ne l'avait porté aussi loin ! Avant cette nuit, il n'avait jamais vécu une telle expérience. Comme la pure sensation d'un amour sublime. *Reste ! Pour toujours !*

Il serra contre son cœur, le foulard bleu qu'elle lui avait confié jadis, lorsqu'il avait annoncé sa volonté de suivre Pétrarque. Ses mots, douloureusement chuchotés, lui revinrent : « *Saint Antoine, rendez-moi ce qui ne vous appartient pas !* » avait-elle dit alors.

À mesure que s'estompait la vision de la seule femme qu'il ait jamais aimé, ses sens affolés se disputèrent la honte qui

remontait jusqu'au fond de sa gorge. Des frissons le transirent d'angoisse. Pourvu que personne ne l'ait entendu. *Pas ici ! Pas en ce lieu saint !*

Son émoi retomba peu à peu. Il perçut à nouveau le souffle lourd et régulier des convers avec qui il partageait le dortoir à l'Abbaye de Montmajour. Ils n'étaient pas nombreux pour un si grand espace... Ils avaient relégué Géraud tout au bout, mais ses ronflements sonores rebondissaient sur la voûte en berceau. Egilon sourit. Rien à faire contre ce ronronnement incessant de gros matou, ponctué parfois de grondements plus puissants comme des roulements de tonnerre. Attentif aux mouvements de ses compagnons, il fut rassuré de constater que son cri ne les avait pas réveillés.

Il avait conscience d'avoir vécu un moment spécial... Bien sûr, il avait vu faire les chevaux et les chiens et il n'était pas naïf au point de ne pas savoir que les humains procédaient de la même manière ! Cependant, depuis quatre ans qu'il baignait dans cet univers où l'amour charnel rime avec péché, où la femme n'existe que pour ensorceler l'homme de ses charmes fabriqués par le Malin, où l'homme qui y succombe avec ferveur n'est plus que suppôt de Satan, il n'avait jamais imaginé que l'acte puisse être beau ! En ce lieu, la seule raison valable d'agir comme n'importe quelle bête n'était acceptable que dans un but de procréation...

C'est donc cela, l'amour entre un homme et une femme, réalisa-t-il, rien de grossier, rien de démoniaque, tout en tendresse ! Même si son expérience n'était qu'un rêve, le Seigneur lui avait permis de partager l'un des bonheurs terrestres qu'il avait offert aux hommes et aux femmes tant qu'ils le vivraient dans un même amour. Dès cet instant, il n'eut plus qu'un seul désir, un seul souhait, une unique certitude : retrouver Clémence. Partager, aimer, l'aimer...

Les bribes de son passé ressurgirent petit à petit dans sa mémoire. Il eut une pensée attristée pour sa mère, Claire, brutalisée, violée... et toutes les femmes avant elle et sûrement

après elle... qui subissaient ce genre d'abominations. Il fit une prière au Seigneur pour s'excuser de la bassesse de certains hommes. Il aurait préféré éloigner ses souvenirs pour retrouver son petit nuage de douceur, mais les mots de Saint Gilles se frayèrent un chemin jusque dans son cœur, et l'image de Clémence s'amalgama à ses souvenirs.

Au VIIIème siècle, Saint Gilles avait laissé un surprenant message dans le sarcophage de Sidoine, enseveli à côté de son amie Marie-Madeleine. Sidoine fut cet homme, aveugle de naissance, à qui Jésus rendit la vue lorsqu'ils se rencontrèrent au lac de Siloé.

Voici ce que le Saint ermite avait écrit :

« A celui qui sera né aveugle, et qui succèdera dans sa vingtième année, pour 60 ans. Que le message divin contenu dans le front de Sidoine l'aveugle, par-delà les siècles et les océans, soit protégé. Crains celui, par qui l'Enfer s'ouvrira, qui ne sera pas digne de le recevoir. »

Saint Gilles fut le premier Protecteur connu dans notre contrée. Il fut aussi le premier à déplacer la relique, parce que le sanctuaire sacré de Saint-Maximin était menacé par les Sarrasins. Depuis ce premier transfert, le rythme immuable fut rompu.

Jusque-là, les Protecteurs avaient toujours pensé que l'ordre et la régularité étaient imperturbables. Ils n'avaient jamais été mis devant l'obligation d'abandonner leur foyer et leur routine quotidienne pour déplacer la relique. Selon la prophétie, les Gardiens entraient en fonction lorsqu'ils fêtaient leur vingtième anniversaire, prenant le relais du précédent gardien tutélaire alors que celui-ci atteignait l'âge vénérable de quatre-vingts ans. Depuis le décès de Sidoine, ils s'étaient succédé ainsi, protégeant le legs divin, espérant que le seul homme digne de s'en approcher se présenterait à eux pour accomplir le troisième cycle. L'Apocalypse.

Malheureusement, l'expérience de Saint Gilles se répéta. Au fil des siècles, des événements bouleversèrent les vies d'autres Protecteurs et la relique fut déplacée plusieurs fois.

Récemment, en 1335, l'oncle d'Egilon, Rogilbert, ressentit la nécessité d'un tel transfert. Ses craintes s'avérèrent fondées car l'étau se resserra autour de lui. Démasqué par Benoit XII, il fut traqué par ses soldats. Sa chute du Pont du Gard mit un terme définitif à son service sacré, quarante ans trop tôt ! Sa mort anticipée et inédite prouva également la précarité de leur mission...

C'est ainsi qu'arriva le tour d'Egilon sans qu'il y eût été préparé. Tout d'abord, signe qu'il n'avait pas été prédestiné à accomplir cette fonction, il n'était pas né aveugle. Cependant, bien que sa famille l'associât à une déficience familiale qui touchait en particulier les garçons, il fut aveugle pendant plus d'un an. La vue lui revint précisément le jour du décès de son oncle... Ensuite, il dut découvrir lui-même en quoi consistait ce legs si spécial. Le destin, ou une main supérieure, le poussa à fréquenter les cinq hommes que le Pape recruta. Benoit XII les avait jugés capables de l'aider dans sa quête de ce nouveau Graal : le poète François Pétrarque, l'architecte Pierre Poisson, l'évêque Giacomo Colonna, le chancelier Philippe de Cabassole et son camérier, Gasbert de Valle. Même s'ils n'atteignirent pas la relique, les recherches pontificales portèrent leurs fruits car sa couverture fut percée à jour.

Par chance, Egilon parvint à leur échapper. Son enquête personnelle, menée en parallèle et bénéficiant de soutiens et de témoignages auxquels le Pape n'avait pas eu accès, l'amena jusqu'à l'Abbaye de Montmajour. À la suite d'une course-poursuite infernale, talonné par les gardes pontificaux, un incident joua en sa faveur. Piqué par une araignée aquatique, disputant sa vie contre l'infection qui le ravageait, il fut soigné par les moines bénédictins. Il resta tapi à l'abri des hauts murs de l'Abbaye silencieuse, plantée au milieu des étangs saumâtres. Son intuition, et surtout les réactions caractéristiques qu'il avait éprouvées à l'approche de la relique, lui soufflaient qu'elle s'y trouvait bien enfouie, mais à ce jour, il n'en avait pas l'entière certitude. Il avait préféré disparaître ces quatre dernières années. Il en avait perdu tout contact avec la réalité.

Aujourd'hui, à l'extérieur, leurs recherches avaient sans doute continué. Un matin, Gasbert de Valle les avait rassurés en revenant aux sources étymologiques du terme « *Apocalypse* » qui, issu du grec « *Apokalypsis* », signifiait tout simplement « *révélation, renouveau* ». Toutes les valeurs seraient assurément bouleversées, cependant, cette révélation ne serait pas nécessairement la période sinistre et dévastatrice, comme on l'entendait actuellement et qui terrifiait tant les hommes. D'après lui, cette découverte pouvait annoncer un changement divin et magnifique comme l'avait prédit Joachim de Flore ! C'est pour cette raison que les Papes s'en estimaient dignes... Benoit XII était persuadé qu'il était l'homme-lige de Dieu : son Autre Fils annoncé, celui qui trouverait la relique et annoncerait l'Apocalypse...

Un frisson le parcourut comme à chaque fois qu'il réalisait à quel point sa mission était périlleuse pour l'avenir de l'Humanité. Le revers de la prophétie écrite par Saint Gilles était clair : si la mauvaise personne s'emparait de la relique, alors la chute serait cataclysmique... Et Egilon savait que Benoit XII n'était pas l'héritier de Dieu et qu'il n'instaurerait pas le règne de l'amour divin.

Il entendit les moines se lever et traîner leurs sandales en se rendant à l'office de matines, tandis que les cinq convers s'étiraient paresseusement sur leurs paillasse avant de se préparer à leur journée laborieuse.

2

Dans un mois environ aura lieu le Pardon de Montmajour, 3 Mai 1342. À cette date, une foule de pèlerins se recueillera sur la relique de la Sainte Croix dans la petite chapelle reliquaïre, proche de l'abbaye quoiqu'en dehors de la clôture protégeant la vie monacale.

Les préparations battaient leur plein, l'effervescence perturbait la quiétude habituelle, les moines d'habitude si placides étaient en permanence sur le qui-vive. Il faut dire qu'un évènement majeur devait marquer cette année : le Pape Benoît XII en personne avait annoncé sa venue à l'abbaye. Seul, le rythme séculaire : « *ora et labora* » – les horaires des offices, les moments dédiés à la lecture, à la méditation, aux chapitres, au travail, tout cet emploi du temps scrupuleusement réglé par la loi bénédictine et surveillé par le moine circateur – empêchait ce petit monde clos de chavirer dans le chaos.

Egilon n'avait jamais quitté l'abbaye de Montmajour depuis son arrivée. Quatre ans déjà ! Adolescent devenu récemment aveugle, son destin avait basculé en 1336 et après de multiples péripéties, l'avait entraîné ici un jour de Pardon, en Mai 1338. Sans aucun doute, les loups étaient aux abois à l'extérieur... Et Clémence ?

Aujourd'hui, penser à elle me donne des ailes ou l'impression de marcher à quelques pouces du sol. Une lévitation de bonheur ! remarqua-t-il en souriant. Quand il dressa les lits des malades à l'infirmerie, il aurait volontiers chanté en secouant les matelas et les draps ! Cueillir la verveine fragrante ou la camomille odorante dans le carré des simples lui arrachait des soupirs enchantés ! Son cœur frémissait aux trilles des rossignols perchés dans les fruitiers.

Il inclina la tête alors qu'il traversait la ruelle des convers. C'était l'accès qui permettait aux frères lais de contourner le cloître auquel ils n'avaient pas accès. Tout à ses pensées, il croisa sans le voir, l'aumônier. Le moine, pourtant astreint au silence, avait en ce seul couloir, le droit de parler... sans s'épancher bien sûr, avec modération. Il interpella Egilon qui redressa la tête en rougissant, comme pris en faute. Heureusement, l'ombre de la ruelle cacha son fard.

« Tu vas bien, mon garçon ? »

— Oui ! Pardon, Frère Basile ! Je pensais à autre chose !

— Autre chose ? Que quoi ? Qu'à préparer l'infirmerie ou t'occuper de nos quelques frères qui y sont en convalescence ?

— Heu ! Je ne sais pas ! bafouilla Egilon, complètement perturbé.

— J'ai reconnu ta voix au petit matin. Tu as fait un horrible cauchemar, il me semble ?

— Heu ? Je ne sais pas ?

— Ne t'ai-je pas entendu implorer Notre Seigneur de sa clémence ! Tu ne te souviens pas ? »

Egilon n'allait tout de même pas lui confesser la teneur de son rêve, qui loin d'être un cauchemar, imprégnait encore tout son esprit ! Une image fugitive s'immisça derrière ses yeux, il était tellement sous le charme qu'elle le fit sourire malgré lui.

« Heu ! » répéta-t-il, incapable d'émettre la moindre phrase cohérente. Plutôt que de mentir, il préféra passer pour un nigaud !

« Bon, je vois ! dit le moine, assurément bien loin d'imaginer ce qu'Egilon, lui, voyait ! Quand tu auras repris tes esprits, j'ai à te parler, mon garçon. Discrètement... Tu n'es plus aussi épanoui depuis que Frère Anselme est décédé et j'ai une proposition pour toi.

— Bien. Je vous rejoins dès que possible » promit Egilon, intrigué.

3

« Cela fait quelques années que tu n’as pas quitté notre rocher, n’est-ce pas, Egilon ? » commença Frère Basile.

L’aumônier était en charge des hôtes de passage. Ceux qui étaient malades... Pas les riches en visite de courtoisie, ceux-là avaient davantage besoin de pardon que de soins. Ils étaient reçus à l’hôtellerie, par le frère hôtelier et Egilon évitait de les rencontrer. Il les guettait de loin, mais ne s’en approchait jamais...

L’abbaye tenait à la disposition des malades une quinzaine de lits, toujours propres et prêts, dans un grand bâtiment en retrait. C’était là qu’Egilon s’activait en prévision de la recrudescence d’indigents et de malades du mois prochain. Quant aux moines souffrants, ils étaient soignés dans une autre infirmerie, toute proche de l’*herbularium*, le jardin des simples, organisé au milieu du cloître. Egilon, qui n’était pas moine, était cependant toléré dans ces carrés, compte tenu de son expertise en matière de médecine et de soins.

« Exact. Je suis ici depuis presque quatre ans. Depuis que Frère Anselme, avec la grâce de Dieu, m’a soigné de cette horrible morsure d’argyronète, alors que j’avais glissé dans l’étang.

— Et depuis, tu n'as jamais voulu regagner la terre ferme ? sourit le vieux moine.

— Certainement pas ! J'ai trop peur de ces bestioles ! » répondit Egilon, de manière véhémence.

Il avait surtout très peur de ceux qui l'attendaient sur l'autre rive ! L'exécrable soldat Radulf, Pierre Poisson, le Pape Benoit XII, tous ceux qui avaient deviné qu'il était le Gardien de la très précieuse relique de Sidoine. Après une lutte impitoyable contre la mort et sa longue convalescence, le Frère infirmier Anselme lui avait proposé de rester parmi eux, s'il acceptait d'offrir ses services, sans autre compensation que le gîte et le couvert. L'adolescent fugitif, qui avait frôlé la mort de si près, avait accepté la proposition avec joie. C'est ainsi, que depuis, il avait échappé aux griffes du Pape et de ses sbires et avait disparu, purement et simplement, du jour au lendemain.

N'étant pas d'origine noble, ne sachant pas véritablement lire, il n'eut pas la possibilité de prendre l'habit et d'ailleurs, il ne s'en sentait pas non plus la vocation. Alors qu'il n'avait pas prononcé ses vœux, il devint pourtant l'assistant de l'infirmier, autant que du vieil aumônier. Cet assistant, qui les remplaçait en cas d'absence, ne devait jamais quitter l'enceinte abbatiale ! Parfait ! Ce rôle lui convint à merveille et jamais il ne sortit. Ainsi, il trouva parfaitement sa place au sein de cette communauté bénédictine.

Il se découvrit une véritable passion pour l'étude des plantes, des affections, des remèdes et des baumes. Doté d'une belle intelligence, il devint expert en soins. Les moines étaient nombreux, trop nombreux même, près d'une soixantaine, et il s'en trouvait toujours pour souffrir de maux et d'afflictions d'autant plus variés que l'humidité ambiante était génératrice de multiples troubles sanitaires. Agréable avec chacun, prévenant dans l'administration de ses remèdes, il

faisait preuve d'une patience immense envers les plus timorés, bref, il se rendit indispensable. Egilon envisageait un avenir serein, sans nuage, en tout cas pour un temps...

Cependant, ce temps est-il venu ? s'inquiéta-t-il.

L'aumônier reprit :

« Frère Grégoire s'est plaint de toi en chapitre avant-hier. Que se passe-t-il ? »

Egilon faillit s'étrangler.

Frère Grégoire, que certains moines avaient affublé du sobriquet de Frère Mouvoir, avait officiellement succédé à Frère Anselme. Le décès d'Anselme avait pris chacun de court. Certes, il n'était plus très jeune, mais il jouissait d'une constitution d'apparence solide, toujours d'humeur égale et d'un tempérament positif. Il n'avait pas son pareil pour soigner les cas jugés extrêmes, et chacun le croyait invincible. Pourtant, un matin, il avait éprouvé d'immenses difficultés à se lever : fortes douleurs dans le dos, les jambes affreusement lourdes, des maux de tête effroyables. Il avait fait un effort surhumain pour se rendre au premier office du matin, dans la nuit encore lourde et froide. Quand il avait regagné sa paillasse, inondé de sueur et grelottant de fièvre, ses mots devinrent incohérents et à son chevet, le jeune Grégoire fut rapidement dépassé par cette maladie fulgurante qui terrassa le vieil infirmier deux jours plus tard.

C'est ainsi que Frère Grégoire, qui l'avait secondé dans les dernières années, prit la relève. Malheureusement, il se révéla un véritable incompetent ! Les plus altruistes estimèrent que le temps lui avait sûrement manqué pour parfaire ses connaissances. Les autres comprirent qu'il n'avait pas la vivacité d'esprit nécessaire : il n'arrivait tout simplement pas à associer symptômes-maladie-traitement. En réalité, il lui manquait, et il lui manquerait toujours, cette infime dose de jugeote et de bon sens, qui sépare le néophyte de l'incapable, sournois de surcroît, comme l'était Frère Grégoire.

Au début, Egilon, qui pleurait le vieil infirmier, fut pour Grégoire, un bien piètre assistant larmoyant. Néanmoins, il s'affirma rapidement plus subtil dans l'appréciation des soins à adapter selon les maux. Le moine se rendit vite compte que son auxiliaire le dépassait, lui qui était désormais le maître ! Frère Grégoire en était rongé de jalousie.

Sciemment, il le maintint dans des tâches subalternes, le moins possible au contact des malades. Souvent, il critiqua le fait que le jeune homme se rendît dans le cloître alors qu'il n'avait même pas prononcé ses vœux...

« Quoi ! ? sursauta-t-il. *Pour le coup, se plaindre de moi en chapitre, c'est trop !*

— Chut ! Il estime que tu en fais un peu trop à ta guise et que tu pénètres dans l'enceinte réservée aux moines un peu trop souvent.

— Seulement dans l'*herbularium* ! Je ne me rends jamais plus à l'infirmerie des moines depuis qu'il me l'a interdit ! s'offusqua Egilon.

— En effet... Et deux moines sont morts depuis sa prise de fonction, sans compter ce pauvre Anselme. Le bruit court qu'on l'appelle désormais Frère Mouvoir. Es-tu au courant ?

— Oui. Je l'ai entendu dire.

— Aïe ! Si Grégoire est dénigré à ce point, ceci ne doit pas jouer en ta faveur. Il est terriblement jaloux ! soupira l'aumônier. Il a un côté sombre dont il n'a jamais su se départir.

— Hummmm, murmura Egilon, en soulevant un sourcil interrogateur. Pourtant, je ne fais rien contre lui. Et je fais tout ce qu'il me dit de faire !

— Tu traînes surtout ton regard triste, tout autour de l'abbaye, Egilon ! Ton comportement n'a échappé à personne. Et maintenant, tu hurles la nuit pour la clémence divine ! Implorais-tu la clémence suprême pour Grégoire, dis-moi ?

— Heu ! Je ne sais pas ! préféra encore répondre le jeune homme.

— Bon, bon. Tu as dû oublier ton cauchemar sans doute... ».

L'aumônier passa sa main ridée, piquetée de taches, sur son crâne tonsuré, signe de grande réflexion chez lui. Déçu, il aurait bien aimé approfondir le rêve d'Egilon. Il avait la conviction que Dieu s'adressait aux hommes de cette manière, aussi essayait-il toujours d'analyser ces émanations divines comme la Pythie l'aurait fait... la fumée en moins.

« Il est peut-être temps pour toi de quitter notre abbaye, mon garçon ? » murmura le vieillard. Sa bouche s'était tordue vers le bas alors que ses mots passaient difficilement entre ses lèvres pincées.

Egilon marqua un temps d'arrêt. Le souffle court. Ébahi. Il avait du mal à l'admettre même s'il y avait pensé aussi.

« Vous voulez que je quitte l'abbaye, Frère Basile ? réussit-il à prononcer faiblement.

— C'est sans doute plus raisonnable si l'on veut éviter un drame.

— Quel drame ?! Je suis discret, prévenant, compétent. Quel drame ?! Pour une simple question de jalousie malsaine ! sursauta Egilon, visiblement écœuré, au bord de la nausée.

— La jalousie n'épargne malheureusement pas toujours le moine, Egilon ! C'est pour cela que nous mettons tous nos biens en commun... Toutefois, il est plus difficile de partager l'intelligence ! Reste vigilant. »

Le vieux moine paraissait sincèrement navré, tandis qu'Egilon avait encore du mal à digérer l'évidence. Une vérité le frappa : il n'appartenait pas à la communauté bénédictine. Il était un homme libre. En revanche, Grégoire, lui, avait prononcé ses vœux et c'était à lui de rester. Il ne saurait y avoir de dispute entre un étranger et un moine. C'était ainsi...

Frère Basile reprit sur un ton plus bas encore, en lançant autour de lui, des regards de souris aux aguets :

« Ton accueil parmi nous fut pour le moins inédit, comme tu le sais...

— J'ai beaucoup oublié. Je n'étais pas dans mon meilleur état, vous savez ! Racontez-moi ! implora Egilon.

— Tout commença lorsque tu transgressas l'interdiction de te rendre à la chapelle après une certaine heure. Tu n'offris même pas une obole à l'abbaye le jour du grand pèlerinage ! Dieu t'en punit car Il envoya sa créature aquatique pour te piquer ! Pourtant, tu résistas et en fin de compte, Il veilla sur toi. Plusieurs fois, nous crûmes ta dernière heure venue ; chaque fois, Il te redonna la force de te battre. Tout cela nous paraissait fort contradictoire. Pour ces raisons, sans parler des innombrables prières que tu répétais chaque nuit, des sempiternelles invocations à Sidoine, Saint Maximin, Sainte Marie-Madeleine, ainsi que des demandes d'intercession au Pape Benoît, nos cœurs s'émurent de ton sort et nous en vîmes à prier pour ton salut. Lentement, tu te remis de l'infection qui pourrissait ton corps et nos prières furent exaucées. Lorsque Frère Anselme te proposa de te joindre à nous, tu étais devenu une sorte de mascotte, la merveille dont nous avions besoin pour affermir notre foi, notre miraculé ! »

Le vieillard souriait. Il fit le signe de croix et une prière rapide s'échappa de son cœur.

« N'exagérons rien ! Dieu est Miséricorde ! dit-il, confus.

— Amen, répondit Egilon en se signant aussi.

— Quoi qu'il en soit, tu as un peu abusé malgré tout ! Notamment la nuit où, probablement mû par le besoin de sanctifier notre Seigneur, nous te retrouvâmes dans l'abside de l'église, en transe. Tes yeux exorbités renvoyaient des reflets de lune. Tu nous as littéralement terrifiés. Quelque chose en toi. Émanant de toi. Une aura céleste. Nous ne t'en avons jamais rien dit, mais au fond de nous, depuis cet instant-là, nous sûmes qu'il fallait te protéger.

— Nous ? Qui nous ?

— C'est Frère Jude, le frère circateur qui te vit le premier, alors qu'il faisait sa ronde de nuit. Il me prévint immédiatement, ainsi que Frère Anselme. C'est lui qui te ramena, inanimé, à l'infirmerie. Le prieur aussi est au courant. Le lendemain matin, il avertit l'abbé, de ton intrusion dans l'église. »

Le vieillard réprima un frisson, simultanément ses yeux reflétèrent une étincelle. Il hésita avant de continuer. Ses mots étaient empreints d'une gravité profonde, et Egilon fut même gêné de ressentir une forme de vénération qui lui était destinée.

« Il fallait te protéger, jeune homme, parce que nous comprenions que tu venais de converser directement avec Dieu... chuchota-t-il. Dieu te regardait depuis le firmament. Son œil était sur toi... et nous avons été les témoins de ce miracle. »

Egilon se racla la gorge comme pour rompre ce charme qui commençait à l'oppresser. Il ne s'était jamais pris pour un saint, même si son rôle de Protecteur d'une relique aussi précieuse n'était sans doute pas offert à tout le monde ! Il aurait pu en profiter, mais les conséquences auraient pu être désastreuses pour l'humanité, car il savait pertinemment qu'il n'était pas LE personnage digne de la regarder et d'assumer l'Apocalypse prévisible.

C'est donc ainsi que cela s'était passé ! pensa-t-il. Il n'avait jamais su comment il s'était retrouvé à nouveau dans son lit au petit matin, surveillé de près par Anselme, plus attentif que jamais à sa guérison. Que savaient ces quatre moines ?

« C'est pour cela que Frère Anselme m'a formé à la médecine, avec l'accord de l'abbé ?

— Oui. Anselme tenait réellement à toi, et il a insisté pour te garder auprès de lui. C'est également pour cela que régulièrement, lorsque notre Saint Père Benoit XII, nous envoie des rappels nous indiquant de lui signaler tout jeune homme, correspondant à ton signalement, nous déclarons systématiquement

quement : “*A notre connaissance, nous n’avons rencontré personne répondant à cette description.*” Au début, c’était vrai ! Depuis, nous avons fait le rapprochement...

— Vraiment ! Le Pape me recherche toujours aussi activement ? » bafouilla-t-il.

Cette réaction fut la preuve, pour le vieux moine, qu’Egilon cachait bien un secret...

« Au tout début, nous étions sincères, reprit l’aumônier, tu étais absolument méconnaissable. Ton visage marbré de fièvre, congestionné, amaigri, ne ressemblait pas au dessin qui nous était soumis contre reconnaissance faciale. Tu passais du bleu au vert, et du blanc au rouge au gré de la fièvre. Quand enfin, tu repris du poil de la bête, nous associâmes ta personne à cette image. Cependant, ayant été témoins de ta conversation divine, nous décidâmes de ne rien dire. Nous ne savons pas ce que tu caches car tu ne t’en es jamais confessé et tu ne te confies à personne. Tu es une véritable énigme pour nous, mais quoi que tu protèges, nous te protégerons, c’est plus fort que nous ! Mais Frère Grégoire n’en a que faire ! Il était, jusqu’à présent, éloigné de tout cela. Il n’a pas vu comme nous le regard de Dieu, posé sur toi ! Aujourd’hui, sa nouvelle fonction d’infirmier le met en contact direct avec certains secrets intimes de l’abbaye. Méfie-toi car sa jalousie maladive pourrait te dénoncer. »

Egilon en resta bouche bée. Il contempla longuement Frère Basile, incrédule.

« Merci, parvint-il seulement à articuler.

— Encore une chose... Notre abbé non plus ne connaît pas véritablement ton histoire. Jusqu’à présent, nous avons évité que vos chemins ne se croisent trop souvent. Tu sais comme il est pingre ! Il traque les dépenses inutiles et nourrir les convers lui paraît déjà une extravagance. À l’époque, le simple fait que tu acceptes de travailler sans rémunération lui convint à merveille. C’est pourquoi, il ne sévit pas quand il

apprit ta présence inacceptable dans l'église cette nuit-là. Depuis, il t'a probablement oublié ! Tant mieux ! En effet, il brigue des postes plus élevés et s'il réalisait que ta tête est mise à prix, il ne manquerait pas de te dénoncer pour arriver à ses fins politiques ! »

Une lumière incendia l'esprit d'Egilon. Il vit Benoit XII pénétrer dans l'abbaye, accueilli par les moines, l'abbé à leur tête. Plus loin, Frère Grégoire s'apprêtait à avancer. Il le poussait devant lui, ses mains étaient liées derrière son dos...

Il réprima un frisson et regarda l'aumônier avec incrédulité. La jalousie de Grégoire, alliée à l'avidité de l'abbé, signifieraient-elles sa perte et celle de la communauté ? Benoit XII déduirait-il que si Egilon était ici, la relique l'était sûrement elle aussi ?

L'aumônier se triturait maintenant les doigts. Il gratta à nouveau son crâne pelé tout en ravalant sa salive. Curieux, il demanda :

« As-tu dérobé un trésor appartenant au Pape ?

— Non, Frère Basile.

— C'est vrai que nous n'avons rien trouvé de particulier dans ta besace.

— Vous avez fouillé mon sac ? fit Egilon, surpris.

— Nous avons bien été obligés de le fouiller pour essayer de comprendre qui tu étais, mon garçon ! Tu délirais ! On ne savait rien de toi. Excuse-nous ! »

Le vieillard s'apprêtait à poser une autre question. Un murmure. Une prière. Egilon l'interrompt :

« Non, Frère Basile ! Ne me demandez pas, ce que je n'ai pas le droit de vous avouer. Je ne saurai vous mentir et il vaut mieux que vous ne sachiez pas. Vous avez raison : ce que je protège ne m'appartient pas, mais je ne l'ai pas volé. J'en ai hérité, c'est tout. Le moment est venu pour moi de quitter votre abbaye. J'ai toujours su que ce moment viendrait. J'avais espéré que ce serait plus tard. »

L'image de Clémence refit surface derrière ses yeux. Une sensation étrange – et délicieuse – lui serra le bas-ventre. Il eut un vertige de honte à l'idée qu'une paire de seins, même splendides, pourrait être le signe divin qu'il attendait pour quitter ce nid protecteur ! Soudain, un frisson glacial le parcourut. Et si c'était Satan qui communiquait avec lui de cette manière ? Satan, qui l'attirait à l'extérieur de l'abbaye, prenant les attraits d'une Vierge innocente et aimante ? La tentation sublimée.

Déstabilisé, Egilon fixa Frère Basile comme s'il allait lui tendre la bouée qui sauve le noyé ou la main qui rattrape l'imprudent.

L'aumônier, désolé, continua :

« Si tu le souhaites, je peux te recommander auprès des Chanoines de Saint-Antoine. Frère Anselme a vécu quelques temps auprès d'eux. Il m'a toujours vanté leurs mérites et leur dévouement auprès des malades. »

L'image de Clémence lui tendant son foulard bleu noué et sa prière à Saint Antoine flotta dans son esprit. Un autre signe ?

« Saint Antoine ? ... de Padoue ? demanda-t-il, confus.

— Non, mon garçon. Saint Antoine l'Égyptien ! En 1070, ses reliques furent ramenées d'Orient et le succès de ce retour fut immédiat et immense. Une communauté charitable s'organisa pour dispenser ses soins dans divers hôpitaux. Ces Frères de l'Aumône soignent surtout cette horrible gangrène que l'on appelle "Feu de Saint Antoine", d'après le nom de ce grand saint thérapeute. Elle est aussi nommée "Mal des Ardents". Rapidement, ces Frères jugèrent nécessaire de faire protéger leurs reliques et ne pouvant se charger des fonctions curiales, ils firent appel aux Bénédictins de Montmajour. Les excellents rapports qu'ils entretenirent aux débuts de leur collaboration s'envenimèrent progressivement. C'est la raison pour laquelle les Antonins constituèrent un ordre religieux à part entière suivant la règle de Saint Augustin, ordre très militaire, organisé, centralisé, hiérarchisé. Plus tard, ils obtinrent même du Pape Boniface VIII d'être placés sous le régime de l'exemption, c'est-à-dire qu'ils sont directement sous l'autorité pontificale et celui-ci, prenant encore le parti des Antonins, renvoya les Bénédictins au bercail en 1297. C'est ainsi que nous accueillîmes Frère Anselme qui était alors tout jeune mais qui possédait déjà d'immenses connaissances médicales.

— Saint Antoine l'Égyptien, suis-je bête ! » répéta Egilon, comme s'il était resté bloqué sur le premier mot de l'explication de Frère Basile. Comme tous, il avait entendu parler de l'interminable querelle des Antonins face aux Bénédictins de Montmajour, lesquels n'obtinrent qu'une rente annuelle tandis qu'ils perdirent toute influence en Dauphiné. Il sourit à sa méprise car il était bien placé pour savoir que ce soufflet faisait encore grogner les moines, déchus de leurs privilèges !

« Bien sûr ! Saint Antoine l'Égyptien ! Saint Antoine le Grand ! Saint Antoine l'Ermite ! Saint Antoine du Désert ! s'échauffa d'ailleurs le vieux Basile. Il vécut il y a plus de mille ans, il est considéré comme le fondateur de l'érémisme. C'est un chevalier dauphinois, du nom de Geilin qui ramena

ses reliques dans son village qui s'appelait alors, la Motte au Bois. »

Egilon émit un étrange gargouillis dans le fond de sa gorge et décocha un merveilleux sourire à l'aumônier qui haussa les épaules, vexé.

« Qu'est ce qui te faire sourire à ce point ? Je ne vois franchement pas ce qu'il y a de drôle dans mon histoire ! Est-ce l'idée de parfaire tes connaissances médicales, ou celle de quitter notre monde clos où tu n'es plus en sécurité, qui te réjouit à ce point ? Tu te moques de moi ? »

Egilon suivait son propre fil d'Ariane. L'aumônier avait raison. Tous les signes convergeaient vers cette abbaye hospitalière. Clémence. Le nœud de Saint Antoine de Padoue. Saint Antoine l'Egyptien. Ermite. Saint Gilles. Montmajour. Le feu de Saint Antoine. Saint-Antoine-en-Viennois²... et le chevalier Geilin !

Egilon regarda Frère Basile, avec toute la bonté et la gentillesse dont il était capable et répondit :

« Merci, Frère Basile. C'est exactement là où je dois aller, en effet. Je souriais car ce chevalier dauphinois m'indique mon chemin. Son nom est quasiment l'anagramme du mien à une lettre près : G E I L I N / E G I L O N. Je suis certain que c'est le signe que j'attendais ! »

Le visage de l'aumônier se détendit devant l'enthousiasme du jeune homme et il parvint à sourire lui aussi.

« On l'appelle aussi Jocelin. C'est fort ressemblant aussi avec Egilon ! plaisanta-t-il. Quand penses-tu partir ?

— Je partirai demain, après l'office de matines.

— Demain ! Si vite ! Et le pèlerinage du mois prochain ?

² Lorsque les reliques furent transférées à la Motte-au-Bois, le village prit le nom de Saint-Antoine-en-Viennois et aujourd'hui Saint-Antoine-l'Abbaye, département de l'Isère, région Auvergne-Rhône-Alpes.

— Je suis désolé. Le moment est venu. C'est vous qui avez raison. Je ne peux pas remettre à plus tard. »

Le vieillard sembla soudain écrasé par la rapidité de la réaction. Il tressaillit lorsqu'Egilon lui toucha le bras et lui chuchota :

« J'ai encore besoin de vous, Frère Basile. Pouvez-vous me retrouver après l'office de complies, dans l'église supérieure ? N'oubliez pas ma besace, s'il vous plaît. J'espère que vous l'avez gardée ?

— Oui. Elle se trouve dans l'économat. Pourquoi la nuit ?

— J'ai besoin d'un peu de temps. Pourrez-vous veiller à ce que personne ne nous dérange ? murmura-t-il comme une prière.

— C'est bien mystérieux tout cela, mon garçon. Si tu veux prier, tu peux te joindre à nos actions de grâce, sans transgresser l'interdiction de t'y rendre seul !

— Je ne serai pas seul puisque vous serez avec moi ! A ce soir, Frère Basile. »

Bercé par le souffle puissant et régulier de ses compagnons allongés non loin de lui, Egilon pensait à Frère Anselme. Aux moments simples et heureux passés auprès du vieux moine. Il lui avait distillé son savoir comme d'autres racontent des contes de fées. Anselme aidait souvent le frère jardinier et encourageait toujours le jeune homme à participer à ces activités. *Les mains dans la terre, mon garçon ! Il n'y a que ça de vrai pour les connaître ! Toutes les plantes, fleurs, fruits ou légumes possèdent des vertus thérapeutiques !* serinait-il.

Egilon se revit dans le verger derrière l'abbaye, admirant une fleur aux pétales d'un rose très pâle, tendue vers la caresse d'Anselme. Son doigt fin remontait délicatement le long des sépales formant le calice, jusqu'à la partie intérieure et fragile qui abrite les étamines et le pistil. Et Anselme décrivait, Anselme montrait, Anselme enjolivait même la plus belle fleur, sublimait la nature, tandis qu'Egilon touchait, palpitait, goûtait, apprenait le savoir de la bouche de ce maître inégalable. Anselme s'attardait à admirer ses carrés si bien tracés au milieu du cloître. Il disait que ses plantes médicinales, aromatiques et condimentaires étaient si épanouies et si généreuses qu'elles devaient venir tout droit du Jardin d'Eden.

Il s'excusait alors de sa vanité et remerciait le Seigneur qui, là-haut, surveillait la croissance de toutes ses belles semences afin que la communauté, soignée par leur vigueur, glorifie son Nom. Quoi qu'il en soit, Egilon était convaincu que si Anselme ne leur parlait pas aussi tendrement, elles n'auraient pas été aussi belles. Flattées d'être belles et généreuses. Anselme lui rappelait alors que toute la science de l'homme n'était rien qu'un baume, car seul Dieu avait le pouvoir ultime de guérir le malade.

Tout cela faisait partie de ces moments trop rares qu'Egilon chérissait. D'autres souvenirs affluèrent dans sa mémoire, images évaporées trop vite. On s'aperçoit que l'on a côtoyé le bonheur, lorsqu'il n'est plus...

Grâce à Anselme, Egilon apprit aussi à écouter. *Vertu indispensable pour entendre le mal qui ronge les os et les chairs*, répétait Anselme.

Egilon sourit. Écouter. C'est Entendre... Écouter. C'est Comprendre... Il se souvint des conversations qu'il avait discrètement suivies au Palais d'Avignon, entre le Pape Benoît XII, Gasbert de Valle, Pierre Poisson, Monseigneur Colonna, Philippe de Cabassole et son maître, ce très cher François Pétrarque.

Cette nuit-là, il ne dormira pas... Justement, il écoutait la nuit. Les bruits furtifs, les ronflements sonores de ses compagnons, le va-et-vient des moines. Distinctement, il perçut la dernière prière et le dernier chant de l'office de complies qui termine la journée. En silence, les moines se retirèrent dans le dortoir pour leur courte nuit. D'autant plus courte que les jours rallongeaient avec le printemps. Écouter. *C'est agir*, pensa-t-il.

Il bénéficiait de quelques heures avant le premier office du lendemain, alors que l'aurore rosirait le ciel et surprendrait le religieux au petit matin, lui évitant la phase de sommeil paradoxal, celle où il pourrait se souvenir de ses rêves !

